

L'industrie dentellière

La confection des dentelles apparut tardivement au Pays Romand. Elle y fut introduite par des réfugiés huguenots.

A la Vallée, l'usage de la dentelle précéda sa fabrication locale. Vers 1760, selon les inventaires, dames et jeunes filles en mettaient à leurs coiffures, coiffettes et « doucettes ».

Les plus anciennes attestations de la confection des dentelles chez nous remontent à la fin du XVIII^e siècle seulement. Un certain Meylan, surnommé Le Bossu, du Solliat, occupait une vingtaine d'ouvrières. Jacques Meylan puis sa femme et ses filles représentaient l'important commerce de dentelles des frères Rosselet, aux Verrières neuchâteloises. La correspondance échangée de 1816 à 1836 entre les patrons et leurs dévoués agents nous donne d'intéressantes indications sur la fabrication et le commerce des « tissus vaporeux »¹.

Les Rosselet plaçaient leur marchandise dans la France du Midi. L'un ou l'autre des associés assistait régulièrement aux foires de Beaucaire. Un voyageur placier représentait leurs intérêts en Italie. Au temps de la Révolution, la dentelle tomba dans le marasme. Les élégantes de l'époque se contentaient de tulles bon marché venus d'Angleterre.

Les Rosselet s'efforcent de remettre la dentelle en honneur. Ils imitent les produits des Flandres. Ils confient des centaines de dessins à leurs ouvrières. Mais la routine l'emporte, les ouvrières combièrent préfèrent s'en tenir aux modèles traditionnels, d'un placement difficile. Les dessins disparaissent mystérieusement, probablement livrés à une maison concurrente. Autre sujet de plaintes amères et réitérées : le manque de soins et de propreté de nombre des dentellières. Il y a trop de rousses, des points d'esprit faits à la diable. Les pièces défectueuses seront désormais refusées.

En 1816 encore, les produits livrés aux Rosselet comprennent uniquement des dentelles proprement dites. La blonde de fabrication locale nous est signalée en 1826. Il s'agissait de dentelles de soie, en blanc, en noir, en bleu foncé ou azur ; tardivement aussi en fil. Puis peu à peu la « blonde » occupa les 3/4 de nos ouvrières. Le nom de « blondières » leur fut décerné.

Les « entoilages » - dentelles appliquées sur réseau – apparurent conjointement aux blondes.

La maison des Verrières livrait à ses agents les fournitures nécessaires. Les prix payés aux dentellières variaient suivant la finesse du travail et le soin apporté à l'exécution. En 1816, la dentelle de choix valait 51 batz l'aune. Une pièce de second choix atteignait 32 batz. Les dents de loup ne dépassaient pas 7 ½ batz l'aune. L'apprentissage d'une pauvre fille durait 5 ans à raison de 1 batz par jour nourrie. Le travail accompli compensait la modicité de la pension.

¹ Cette correspondance peut être consultée aux ACV, fonds Auguste Piguet.

Le commerce des dentelles avait prospéré de 1820 à 1830. L'épidémie de choléra de 1831 vint mettre fin à la reprise. La crainte de contagion paralysa les affaires.

L'année 1832 fut désastreuse pour le noble art de la dentelle. Les affaires se réduisirent à presque rien. Vers 1835 l'industrie locale des dentelles agonisait. Aucune fille ne voulait plus de ce métier. Toutes apprenaient l'horlogerie ou la lapidairerie.

Désormais seules quelques dames, profitant des métiers existant dans la plupart des maisons, confectionnèrent de la dentelle pour leur usage personnel. Une dentellière-amatrice exerçait encore son art au Bas-du-Sentier il y a un quart de siècle. Un cercle d'écoliers et d'écolières, attirés par le cliquetis des fuseaux l'entouraient. Cette personne, cassée par l'âge, n'en faisait pas moins preuve d'une dextérité incroyable.

La contrebande des dentelles sévit chez nous sous l'Empire et la Restauration. Les jeunes gens, en quête d'un plantureux repas à l'œil en glissaient une ou deux sous la soie de leur « carcan ». C'était là menu larcins. Le postillon chargé de conduire la diligence de Genève à Paris procédait en grand, dissimulait des aunes et des aunes de dentelles entre la doublure et le drap de sa lourde limousine ; mais le pot aux roses finit par être découvert ; le pauvre paya cher ses contraventions répétées².



La dentellière, de Vermeer.

² Auguste Piguet, Vieux métiers de la Vallée de Joux, nourriture, habillement, Monographie folklorique, cahier A, Editions Le Pèlerin, 1999, pp. 058 et 059.



Coussin de dentellière en provenance du Solliat et datant sans doute du début du XIXe siècle. Il peut manquer la fourre. Don de Marguerite Golay du Sentier.



Dessin et petit matériel de la même provenance.



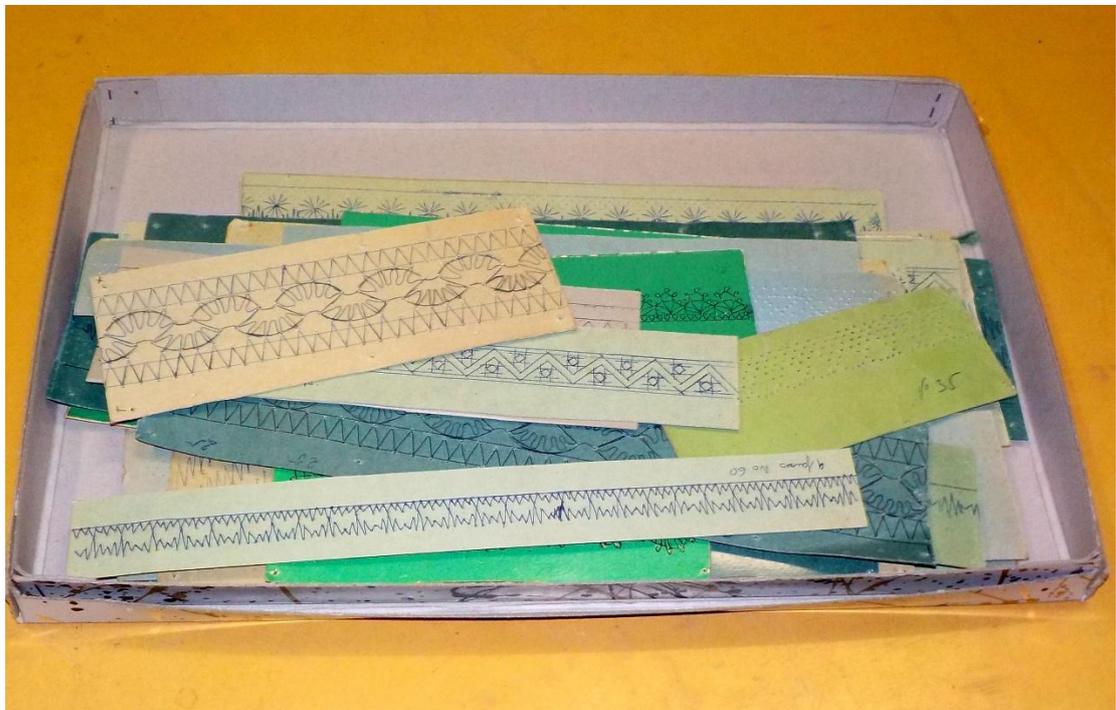
Coussin de brochage de la famille Convert du Pont. Tout le matériel ci-dessous est de la même origine.



Canettes.



Assortiment de dentelles.



Assortiment de dessins.